n'avez pas exigé ce sacrifice-là! Vous comptiez bien vous conduire en honnête homme: à telle enseigne que tout le monde s'attend à ce que vous légitimiez votre faute par un mariage bien régulier. Oui, il arrive que cette union ne peut pas se conclure. Etes vous responsable? Non pas. Rompiez vous avec celle qu'il vous est interdit d'épouser? Nullement: elle serait malheureuse, et vous aussi. Mais si vous ne devaiez pas son mari, à elle, rien ne vous empêche de devenir le mari d'une autre. Croyez-moi, mon cher: épousez Mlle Simon. D'abord, elle est riche. Et je connais le monde! Il pardonne tout aux gens comme millions.

Jacques se brillait point par la délicatesse. Il se fit indigné, sans doute, en recevant ce conseil trop fin de siècle. Pourtant il en venait tout doucement à concevoir cette idée pratique: prendre la femme riche sans quitter la maîtresse jolie. Non que cet homme fût méchant. Mais il était bien de son époque. Egoïste et jouisseur, il croyait toutes les femmes coulées dans le même moule. Pour lui, la conscience d'une baronne de Chevry valait la conscience d'une Mme Rollier.

Les heures s'écoulaient. Une après les autres et M. d'Orcel hésitait toujours, n'ayant pas le courage de prendre une décision énergique. C'est qu'il se heurtait toujours à cet obstacle insurmontable: comment apprendre la vérité à Belle-Madame? Vers cinq heures, la partie s'engagea. Avec son instinct de joueur, il rencontrait là, juste à point, une distraction violente. Lui perdait presque toujours, il se sentait en veine ce jour-là. Les louis, les billets de banque, les plaques de nacre s'entassaient devant le comte. Jamais que ce gain inespéré égayât sa brumeuse tristesse. Un membre du club dit avec un gros rire, ce rire lourd des imbéciles:

—Tiens! d'Orcel gagne!.... Son amour claquera!

Le comte n'entendit pas. Le jeu le ressaisissait tout entier: il était si heureux de s'étourdir pendant quelques heures! Un valet de pied annonça le dîner: Jacques ne songea même pas à déserter la place. Tel que ces peureux qui reculent lâchement devant une échéance fatale, il retardait le moment de la cruelle explication. Le repas terminé, quelques amis l'entraînèrent dans la loge du cercle, à l'Opéra. De temps à autre, une pensée aiguë traversait son cœur, comme une flèche très fine. "Que dira Nancy?" Puis il chassait bien vite la hantise importune. Au minuit il n'osa pas encore rentrer rue de Commailles. Au moins le jeu s'était l'oubli, et Jacques voulait oublier à tout prix, comme ces ivrognes qui tentent de noyer leurs chagrins. La chance lui resta fidèle. Au petit jour, personne ne se menait plus contre lui. Le banquier venait inspire aux camarades une sorte de crainte superstitieuse. Chez le joueur, il y a toujours un peu de l'enfant, de l'enfant naïf qui croit aux amulettes cachées, aux *grigris* mystérieux.

Les adresses se vidaient. Alors brusquement, avec une raideur automatique, Jacques prit son parti. Eh bien, oui! il révélerait tout à Belle Madame. Un mauvais moment à passer! La malheureuse ne pourrait que s'incliner sous l'écrasante fatalité. Et cependant une profonde pitié emplissait l'âme du jeune homme. Pour la seconde fois il déshonorait cette noble créature. Ne lui imposait-il pas un sacrifice plus amer et plus cruel encore que le premier? Arrivé rue de Commailles, il jeta les yeux sur cette petite fenêtre du cinquième étage..... cette petite fenêtre qu'il connaissait si bien. La lampe filait brillait sous dorée derrière la persienne closes. Nancy l'attendait comme toujours. Elle l'attendait, impatiente, inquiète, nerveuse.

Jacques ne se doutait pas qu'une autre douleur veillait déjà là haut, et qu'avant de souffrir par elle même, Belle-Madame endurait une autre souffrance. Il ne se doutait pas qu'à Rhears précise oh il redoutait d'indiquer ses sévices cruelles à sa maîtresse, la jeune femme s'aperçevait enfin du mal inconnu qui rongeait sa douce quarteronne.

Ah! le vieux quelle ironique duperie! Deux créatures droites, loyales, honnêtes, mettent en jeu leur chair vive! Pourquoi? Pour avoir été sincères. Pour avoir eru que le cœur a raison de s'attendrir et de se donner. L'une avait cédé à l'amour sensuel, et depuis deux semaines elle se mourait. L'autre avait cédé à l'amour idéal, et blêmissait elle pâtissait chez son Idéal divine. Mélitte d'abord; Nancy après. Est-ce le chagrin qui a mis du feu dans la poitrine de Mélitte? Car elle dépérit lentement, régulièrement. Plus d'appétit, plus de sommeil. Et elle tousse, elle tousse.... Celle-là délaissée, navrée, désorientée; celle ci déjà prête pour l'holocaust. Deux femmes, deux victimes. (C'est que l'existence est ainsi faite. Celles qui ont eu cœur sont vouées au martyre. Malheur à ceux et à celles dont le cœur ne se pétrifie pas et palpite dans la poitrine!.....

XXX

Humain, c'est-à-dire lamentablement triste, le roman de Mélitte.

Le succès était venu à Pierre Natalis, comme il vient à Paris. Plus qu'instantané: foudroyant. Après l'article de Théophile Chauffrain, d'autres articles élogieux parurent à droite et à gauche. Le journaliste qui reste simple journaliste obéit presque toujours à une pensée malicieuse. Il est si doux d'agacer les célébrités acquises en fabriquant une célébrité nouvelle! Quand par hasard, le débutant n'est pas dénué de valeur, c'est comme une traînée de poudre. Les bureaux de rédaction sont en liesse.

—Très bien, tu sais, mon cher, le volume de ce petit? C'est Coppée, Heredia et Sully qui bisqueront!

Comme si l'avènement d'un jeune poète n'était pas une joie pour ses frères aînés! Dans la grande famille des lettres, les anciens laissent des places vides où s'asseoirront plus tard les cadets qu'ils aident. Qu'elles fassent inspirées par de bons ou de mauvais sentiments, les études sur la *Chanson de l'Amour* se succéderont rapidement. En un mois, Pierre fut célèbre. Soudainement il passa de l'ombre à la pleine lumière. Quelques feuilles illustrées publièrent le portrait de cet inconnu de la veille. Puis après la louange, la légende, commentant et grossissant les débuts du poète marcellinais. Rien ne lui manqua: pas même la calomnie.

Les cerveaux les mieux organisés supportent mal ces premières fumées enivrantes. Après quelques mois de griserie intellectuelle, Natalis ne se ressemblait plus. L'amant gentil et modeste que Mélitte avait connu naguère n'était changé en un Parisien sceptique et vaniteux. Deux ou trois grands journaux le servirent leurs colonnes; une *Revue* importante lui offrit une grosse somme pour un roman vendu avant d'être écrit. Pierre rêvait déjà la fortune: quelques succès mondains achevèrent de flétrir son cœur autrefois charmant.

C'était l'époque où Nancy vivait les premières semaines de ces heureuses amours. Au fond du Vaucluse, Mélitte ne gênait guère le jeune homme. Il se souvenait bien de la jolie enfant qui lui avait ouvert les portes dorées de la gloire; mais il y avait un abîme entre le petit publiciste méridional et le poète célèbre. Celui-ci dédaignait peu à peu l'adorable fée, douce protectrice de ses débuts. Mélitte écrivait chaque semaine: à peine maintenant lisait-il ces lettres, attendues pendant les premiers jours avec une impatience fébrense.

Un jour, le poète fut invité dans une riche famille bourgeoise: gens fort comme, très flattés de recevoir une "illustration" contemporaine. Car en cette époque de publicité à outrance, les mots n'ont pas la même valeur. On accole des épithètes exagérées aux noms les plus dissemblables. M. Alexandre Dumas fils ou M. Taine sont tout surpris d'être rangés, un beau matin, sur la même ligne qu'un obscur dérivailleur.

Le chef de cette dynastie bourgeoise s'appelait M. Cavalier: un brave homme enrichi dans le commerce de la bonneterie. Il possédait une héritière,—Mlle Irma,—très fière de s'initiner lauréat du Conservatoire.... (second prix de piano!). Elle rougissait de la médiocrité relative qu'il disait fréquemment que une vanité mal contenue: "Oh! nous autres artistes...." La pauvre fille avait été fort disgraciée par la nature. Ses petits yeux gris, assez malicieux, en bouche grande, mais bien meublée, lui donnaient vagement l'apparence d'un gamin de Paris. Heureusement un nez pointu aiguisait cette physionomie vulgaire. Et ce nez polaire sauvait tout. On disait dans la famille: "Irma n'est pas jolie, mais quelle figure spirituelle!" A première vue, Mlle Cavalier s'entêtonisma pour le poète. Elle le trouvait beau, adémiant.... byronien! Pierre, récemment célèbre, n'était pas encore tout à fait poseur. Il consentit à réciter quelques vers de son cru, que Mlle Irma (0 jolie Jésupérée!) accompagna mélancoliquement sur le piano avec des accords plaqués.

Quelques jours plus tard, au cercle de la petite péroncelle hvertit le jeune homme que Mlle Irma serait pourvue d'une forte dot. A cette invite, Pierre dressa l'oreille. La nouvelle génération qui grandit aujourd'hui dans le monde des lettres n'a pas le courage et l'énergie de ses aînées. Le mieux l'épouvante. Elle préfère la fortune toute faite au travail laborieux et fécond. Natalis caressait en rêve médiocre et peu poétique, quand l'arrivée de Mélitte le rappela soudain à la réalité. La quarteronne ne soupçonna rien pendant les premiers temps. Un jeune homme ne saurait pas pour une jolie maîtresse sage au *premier abord*, surtout quand *cette* jolie maîtresse adore son idole. La première semaine ne fut donc qu'un enchantement. Sitôt libre, elle accourait, fraîche et joyeuse, dans le modeste appartement de son poète, rue du Pré-aux-Clercs,—à deux pas de chez elle.

Sous prétexte qu'il ne voulait pas la compromettre, Pierre exigeait que leur liaison restât fort mystérieuse. Elle ne demandait pas mieux, la chère petite. Pourquoi eût-elle désiré que ses amours amères fussent publiquement affichées? Cette créature primitive ignorait la vanité. Il lui suffisait de se croire aimée et d'être heureuse. Parmi les camarades de Pierre, quelques uns entr'aperçurent le profil délicat de la quarteronne. Ce fut un prétexte à plaisanteries: ces plaisanteries de haut goût que les hommes (toujours si délicats!) échangent en pareil cas. Mais le poète le prit de très haut. Est ce qu'on se moquait de lui? Est ce qu'un écrivain correct, bien posé dans le monde, s'abaissait ainsi? Une servante? Il indiquait d'un air dégagé (oh! très discrètement!) que Mélitte était la camériste d'une grande dame. Et les railleries des camarades cessèrent. S'il est amusant de s'occuper de la vie de son voisin, il est encore plus utile de songer à ses propres affaires.

Cependant les visites de Natalie chez M. Cavalier devenaient de plus en plus nombreuses. L'argent a tant de séductions que Mlle Irma ne déplaisait plus à Pierre. Quelques semaines encore, et il dirait, de même que la famille du bonnetier: "Non. Irma n'est pas jolie, mais elle a une figure si spirituelle!" Un matin, celle ci déclara nettement à son père qu'elle n'épouserait jamais que "son" poète.

Oh! les illusions naïves de ceux qui jugent l'artiste par son œuvre! Ils créent un idéal où le poète ressemble à ses vers; ils incarnent en cet inconnu les pensées qui leur sont douces.... Seule, une jolie femme a pu inspirer cette strophe amoureuse..... Oui, certes, une jolie femme! Mais pas de celles qu'on épouse. L'évocatrice des beaux vers s'est rencontrée à point sur le chemin du poète: et le poète l'a piétinée férocement pour monter un échelon de plus!

Les amours humaines sont telles que ces guerres d'autrefois, où les fossés profonds se comblaient avec des cadavres. Tantôt l'homme tombe, tantôt la femme. Celui-ci veut gagner une fortune, celui-là veut conquérir un poste. Le moins sincère des deux use du sentiment au profit de l'ambition. Tant pis pour l'amoureux qui souffre, tant pis pour l'amoureuse qui pleure! L'un et l'autre ne sont plus de leur temps. A l'rencontre des vers de Musset, ils sont venus trop tôt dans un monde trop jeune. Et cependant ceux qui n'ont plus vingt-cinq ans peuvent se dire: "Jadis nous n'étions pas ainsi.... Avions-nous tort?" Non, ils n'avaient point tort. Celui qui n'a jamais souffert n'a jamais aimé; et ne pas aimer, c'est n'avoir point vécu....

Les supériorités réelles sont parfois méconnues; les supériorités factices n'imposent toujours. M. Cavalier et les siens considéraient Mlle Irma comme "une personne tout à fait remarquable." Une fois établies, ces opinions là sont indéracinables. Et c'est aussi du haut en bas de la société, dans le grand et dans le petit monde, chez le bourgeois et chez l'artiste. On juge les gens non d'après la valeur exacte qu'ils possèdent, mais d'après la valeur relative qu'ils s'attribuent.

Un après-midi, Pierre trouva la fille du bonnetier mélancoliquement assise à son piano. Tout le monde sorti. Comme le jeune homme était attendu, il pouvait croire, sans fatuité, que la famille complaisante, avait d'avance ménagé un tête-à-tête. Irma simula naturellement la plus vive surprise. Une modeste rougeur colora ses joues pâles.

—Comment, c'est vous, monsieur Pierre? dit-elle avec un accent pudique qu'eût envié la plus rondée des ingénues.

—Je viens d'apprendre, au effet, que M. et Mme Cavalier sont absents. Voulez-vous que je me retire?

Irma lui prit la main et le conduisit vers le canapé, dans l'angle le plus obscur du salon.

—Nous pouvons causer tout à l'aise. Tant mieux! s'écria t-elle. Promettez-moi d'abord une absolue franchise.

Il se mit à rire, bien qu'un peu gêné.

—Combien gagnez vous par an? Répondez-moi.....comme à une amie.

Quoique poète, Pierre ne manquait pas d'adresse. Il comprit tout de suite le sens de cette question inattendue.

—Ah! mademoiselle, un poète qui reste simplement poète, meurt de faim.... ou à peu près.....

Et comme elle le regardait avec des yeux étonnés, il se hâta de détailler ce qui était une situation littéraire exploitée habilement. Pierre était intelligent. Possédant un sens pratique fort délié, il est tôt fait d'expliquer à Irma ce qu'il espérait de l'avenir. Certes on poète ne gagne presque rien; mais, lorsqu'il est célèbre, n'a-t-il pas la ressource des romans, des articles de journaux, voire des pièces de théâtre? Et si la poésie coûte de l'argent la prose en rapporte. Quelle est la différence entre les écrivains d'aujourd'hui et ceux du XVIIIe siècle? Les uns sont les courtisans du public, tandis que les autres étaient les courtisans des grands seigneurs. Celui qui ne se prodigue pas trop, qui a le soin d'entretenir les camaraderies utiles, peut compter sur une existence agréable. Pierre connaît tous ces détails avec un prédication enjouée. On eût dit un chef de bureau additionnant le total de ses appointements et de ses gratifications de fin d'année. Irma écoutait, très attentive, amusée par ce bavardage, par ces chiffres, par ces réflexions de commerçant rompu aux affaires. Le roman; tant; le théâtre: tant; le journalisme: tant. Elle réfléchissait tout bas: les gains de son poète, joints aux revenus de sa dot, leur assureraient presque une petite fortune. Au fond du cœur, elle n'en estimait Natalis que davantage. Découvrant en cet *artiste* (artiste!) les vertus du négoce, la fille du bonnetier le respectait bien plus qu'une heure auparavant. Le sang des Cavalier pouvait s'unir au sang des Natalis. Ancienne bourgeoisie! Les uns et les autres s'entendraient à merveille. Et elle s'applaudissait d'avoir été si perspicace, cette jeune Irma, second prix du Conservatoire! Au lieu d'épouser un associé d'agent de change, un notaire en exercice ou un officier sans avenir, elle s'offrait un mari fort agréable. D'abord, Pierre lui plaisait. Ensuite, la vie telle qu'il la lui dépeignait était pleine de promesses alléchantes. C'est quelque chose que de porter le nom d'un homme connu et de ne pas être confondue dans la foule des bourgeoises ignorées! Enfin, les premières représentations, les soirées littéraires..... Que savait-elle encore? La jeune fille se grisait à l'avance: décidément, l'*art* est un bon métier! Voilà que Natalis gagnerait tout autant que le pharmacien en vogue ou le mercier de la rue Saint-Fiacre! Et pas de mise de fonds: du papier blanc, de l'encre et des plumes. Rien de plus.

Telles furent les fiançailles de Mlle Irma et de M. Pierre. La première jugea le poète digne d'être négociant; le second trouva la négociante digne d'épouser un poète. Quand M. Cavalier revint, il bénit pieusement ce couple bien assorti, et décida que le mariage serait promptement conclu. A quoi bon imposer une pénible attente à ces deux êtres qui languissaient d'amour?

Cependant, l'ancien bonnetier gardait encore quelques doutes sur les mœurs de son futur gendre. N'est-ce pas une légende acceptée dans la petite bourgeoisie? Peintres et poètes, musiciens et sculpteurs mènent une conduite révoltante! M. Cavalier eut soin de ne confier son secret à personne; et tout en souriant à l'homme de lettres de façon très aimable, il conduisit prudemment son enquête mystérieuse.

Le troisième jour, le digne bourgeois se frottait les mains avec joie. Partout de fort bons renseignements: comme pour un valet de chambre! Un après-midi, M. Cavalier s'achemina vers la rue du Pré-aux Clercs afin de surprendre le poète au gîte. Précisément, Pierre et Mélitte échangeaient leurs adieux quotidiens, et Natalis reçut le coup de poing de Mlle Irma montra en large face bienveillante. La quarteronne eut à peine le temps de se composer une allure plus discrète pendant que la vieille ménagère introduisait au salon le nouveau venu. Bien jolie, ce jour-là, la gracieuse Mélitte, avec son madras jaune et rouge, coquettement tordu sur ses cheveux noirs!—"Pourquoi Pierre a-t-il pâli, pensait-elle, lorsque cet homme est arrivé? Pourquoi m'a-t-il congédiée plus brusquement que d'habitude?"—Et clouée sur place par une inquiétude inconsciente, Mélitte restait immobile dans l'antichambre. Avait-elle remarqué que la porte du salon était entr'ouverte et qu'elle entendrait aisément les voix des deux hommes?

—Eh! bien! madame, je ne sais vraiment pas ce que vous avez. Mais vous avez un visage de cire! Vous êtes malade, ma chère! Vous vous faites mal à force de vous tourmenter! Vous vous faites mal à force de vous tourmenter! Vous vous faites mal à force de vous tourmenter!

Mélitte garda le silence, ses yeux parlaient pour elle: ils s'attachaient sur Belle-Madame avec une expression d'ardente tendresse. Le jeune tourmenté vers Mme Rollier, M. Pierrot ajouta:

—Je reviendrai demain. Auparavant, j'aurais quelques observations particulières à vous adresser: pourriez-vous me donner cinq minutes, madame?

Le cœur de Mme Rollier se serra. Que pouvait vouloir ce petit drôle, au visage si bon, à la voix si douce? Elle s'efforça de cacher ses appréhensions, et, après avoir embrassé la quarteronne:

—Ne t'inquiète pas, ma petite. Le docteur m'enseignera mon métier de garde-malade. Il est très aimable, très complaisant. Il ne faut pas se tourmenter ainsi! Tu te rendras malade! Et je ne veux pas que tu sois malade, ma petite! Tu es ma consolation, ma joie! Tu es ma vie! Tu es ma vie! Tu es ma vie!

Mlle Rollier ne se calma qu'après avoir installé dans son lit la quarteronne, choyée, caressée comme une enfant. Mélitte s'endormit bien vite, d'un sommeil lourd. A peine, de temps à autre une toux sèche qui décharnait sa poitrine; la pauvre enfant poussait un soupir plaintif pour retomber ensuite dans son léthargie.

Revenue chez elle, Belle-Madame s'enveloppa d'une couverture, et s'étendit sur un chaise longue au coin du feu, Jacques reparaîtrait-il enfin? Saurait-elle la cause de cette évasion subite, et qu'arrivait-il de pénible, qui lui imposait une pareille épreuve à son maîtresse? Heureusement, la force humaine a des limites. Vers minuit, Belle-Madame sentit le sommeil la gagner lentement et clore ses yeux appesantis. Combien de temps dura cette somnolence? Elle ne le sut jamais. Une porte grinçante l'arracha soudain de sa léthargie profonde, et comme elle se redressait un peu, à demi effrayée, elle vit Jacques debout au milieu de la chambre. D'un bond, elle fut auprès de lui.

—Mon Dieu! Mon Dieu! Qu'y a-t-il? Pourquoi cette absence de deux jours?

—C'est que, je.....

Une seconde, Jacques eut l'idée de chercher un faux fuyant. Mais il comprit tout de suite le danger de cette mensonge suprême. Mieux vaut mourir, coûte que coûte, de cette situation intolérable. Il répliqua, d'une voix saccadée qui hachait les mots:

—Je ne suis pas venu..... parce que je n'osais pas!

—Vous n'osiez pas?

—Si vous me voyiez!..... Armez-vous de courage. Nous sommes atteints par un irrémédiable malheur! Hélas! c'est aussi le plus inattendu!

Elle blêmit. A peine eut-elle la force de balbutier:

—Quel..... quel malheur?

—Notre mariage est impossible.

Elle recula, ne comprenant pas, ne cherchant même pas à comprendre. Les quatre mots prononcés par Jacques lui paraissaient une énigme, une énigme indéchiffrable. Pour quel motif leur mariage était-il impossible? Ce démêlement naturel de leur aventure ne dépendait il pas uniquement de leur volonté à tous les deux? Anéantie, elle retomba sur la chaise longue. Alors M. d'Orcel lui dit tout, et quelle était la conséquence forcée du jugement rendu par le tribunal de Marseille. Il dut recommencer deux fois le même récit, car le visage de Belle-Madame trahissait une surprise stupide. Non qu'elle doutât des paroles de Jacques. Elle l'aimait: comment ne l'eût-elle pas cru? Enfin, la vérité la pénétra tout entière. Certes, elle ne saisit pas immédiatement la réalité du complot machiné contre son bonheur. Elle ne devina pas que Jacques ne pouvait point l'épouser uniquement parce qu'il avait été condamné avec elle et à titre égal: elle, la coupable; lui, le complice. Comment soupçonner l'alliance de la marquise et de Mme Rollier, les démarches tentées auprès du président du tribunal; enfin ce piège adroitement ourdi où roulait la trop naïve créature, qui avait eu foi dans la chevalerie des hommes et la loyauté des femmes. Un seul fait s'imposait à son esprit; un fait brutal: aucune mairie ne consentirait à unir Nancy Carlier à Jacques d'Orcel. Il n'y avait qu'une épouse au monde que le comte pût choisir, et c'était elle!

Jacques prononça d'abord quelques mots de consolation vague. Mais Belle-Madame n'écoutait plus. Elle éprouvait une douleur tellement aiguë que pendant une demi-heure elle souhaita une mort immédiate, une mort qui l'arrachât à d'intolérables souffrances. Par une rude hommes de volonté, elle se raidit contre le désespoir.

—Jacques..... oh! Jacques..... Vous le voyez, je tache d'être calme. Essayons de raisonner froidement, et du moins vous et moi le pouvons encore. La lutte! Elle est sans issue. On se débat contre les hommes, contre les événements: pas contre un texte de loi. Je te crai pas votre femme: soit. Que deviendrons nous?

—Avant tout, je refuse de vous quitter!

—Vous m'aimez. Je ne doute pas de vous..... Et c'est ma consolation suprême dans ce malheur écrasant. Mais, vous le savez: mon honneur m'est aussi précieux que mon amour. Si j'ai tout quitté pour vous appartenir, c'est que j'espérais porter un jour votre nom. Cette joie ne m'est plus permise. Nous ne nous séparerons pas, car vous m'aimez et je vous aime, car je n'ai que vous au monde, car la faute d'une femme n'est sanctifiée que par la durée ou le sacrifice. C'est pourquoi je te vous le demande à vous, à vous qui êtes un homme et connaissez la vie mieux que moi: que deviendrons-nous?

Le fol de Nancy en son amant était absolue. Jadis tous les deux dans une crise violente, elle en appelait à son défenseur naturel. Jacques n'était à ses côtés, et, l'enlaçant avec tendresse, il l'étreignait longtemps.

—Cette réponse, ne la connaissez-vous pas d'avance? Je veux nos existences unies dans l'avenir comme dans le présent!

Belle-Madame eut un sourire amer.

—Vous m'offrez donc de rester votre maîtresse? Oh! ne tentez pas de vous sacrifier! Vous m'aimez comme je vous aime. Mais vous ne pouvez pas me marier! Elle, ma maîtresse! Je n'en veux pas pour me bonne

XXXI.

—Déjà cinq heures! balbutia Nancy. Pourquoi ne l'ai je pas vu depuis deux jours?

Elle attendait anxieuse, frissonnante. Pas de nouvelles de Jacques, du moins, pas de nouvelles précises. Elle avait écrit à l'hôtel de Servignac: aucune réponse. Dans sa terreur grandissante, Belle-Madame voyait déjà son amant blessé, malade, perdu. Mille idées confuses se heurtaient en ce cerveau désequilibré par l'insomnie. C'est qu'en effet, arrivé devant la porte de sa maîtresse, M. d'Orcel n'avait pas osé. Après toute cette nuit simplement usée autour d'un tapis vert, après s'être promis cent fois de tout révéler à sa victime, le comte avait senti son courage défaillir. Il se glissa craintivement chez lui comme s'il redoutait les ironiques commentaires de son valet de chambre. Que penserait le serviteur en voyant le visage décomposé de son maître? A la hâte il écrivit un mot d'excuses à la marquise. Il expliquait qu'un travail important l'obligeait à s'absenter jusqu'au surlendemain. Cette reculade lui permettait de réfléchir quelques heures de plus. Inévitable dans une chambre de deux jours, il commanderait aux événemens au lieu de leur obéir.

Et parce que le comte d'Orcel était un lâche, Nancy endurait son atroce martyre!

Impossible d'expédier Mélitte aux renseignemens. Depuis trois semaines, la pauvre fille était de plus en plus souffrante. Toujours les mêmes symptômes: mais comme elle opposait constamment de vagues réponses aux questions précises de sa maîtresse, celle-ci ne s'inquiétait plus. Mélitte toussait; un rhume négligé, sans doute. Du moins, Belle-Madame ne voulait pas que un seule sente sortît sous le vent glacé. Le concierge de la maison, un assez brave homme, s'offrit volontiers pour quêter des nouvelles. C'est ainsi que Mme Rollier sut, après sa première nuit d'attente, que le comte n'avait point paru chez Mme de Servignac. Tout d'abord, l'abandonnée crut que Jacques, ayant perdu de grosses sommes au club, n'osait pas avouer ce désastre. Mais alors, comment expliquer ce départ qui ressemblait presque à une désertion? Certes, une désertion: M. d'Orcel fuyait à la fois sa cour et sa maîtresse. Se battait-il en duel et voulait-il que ceux qui l'aimaient ignorassent tout jusqu'après l'événement? Non. Nancy se craignait pas un duel. Son cœur tendre l'eût avertie déjà. Alors, pourquoi cette absence.... pourquoi? La journée s'écoula tout entière longue, pesante, n'amenant rien: à l'angoisse de Nancy croissait avec la fuite des heures. Une seconde soirée encore, encore une seconde nuit. Ce n'était plus de l'effroi, maintenant, mais de l'épouvante. Elle répétait toujours le même phrase qui trahissait sa pensée tenace: "Je ne l'ai pas vu depuis deux jours...."

Elle envoya encore son messager chez la marquise. A l'hôtel, même indifférence tranquille. Le valet de chambre de capitaine répondait: "Mme la marquise ne s'inquiète pas de M. le comte; elle est prévenue." Nancy eut un cri de jalousie bien humaine. Prévenue, le scélérat, mais comment l'avait-elle eu? Peut être Belle-Madame eût-elle commis une imprudence si des pauvres nouvelles ne l'eussent distraite violemment en l'arrachant aux affres de son amour. Au moment du dîner, Mélitte demanda la permission de rentrer dans sa chambre et de se mettre au lit.

—Ingrate que je suis! s'écria Belle-Madame. Mon égoïsme oublie que tu souffres aussi, ma pauvre enfant.

—Ce n'est rien.... ce n'est rien....

—Toujours la même réponse! Aussi ne te soignes pas. Dis moi vrai: tu tousses davantage..... Donne ta main.

Brûlante, cette petite main maigrie que Nancy prenait entre les siennes.

—Mais tu es malade, tout à fait malade! Et je ne pense qu'à moi, je ne m'occupe que de moi....

Belle-Madame prit la chère créature dans ses bras. Mélitte alors elle remarqua l'altération profonde de cette douce figure, si joyeuse naguère, et maintenant si résignée.

Nancy eut un remords aigu. Elle n'avait rien observé! Cette maladie de Mélitte la surprenait en plein drame, à l'heure du plus violent conflit intérieur. Mme Rollier ne se calma qu'après avoir installé dans son lit la quarteronne, choyée, caressée comme une enfant. Mélitte s'endormit bien vite, d'un sommeil lourd. A peine, de temps à autre une toux sèche qui décharnait sa poitrine; la pauvre enfant poussait un soupir plaintif pour retomber ensuite dans son léthargie.

Revenue chez elle, Belle-Madame s'enveloppa d'une couverture, et s'étendit sur un chaise longue au coin du feu, Jacques reparaîtrait-il enfin? Saurait-elle la cause de cette évasion subite, et qu'arrivait-il de pénible, lorsque je suis entrée chez Mélitte, et que je l'ai trouvée évanouie dans le sang. Je n'avais rien prévu, rien! Hier, seulement, n'ai pas vu Jacques d'Orcel, et cependant elle s'est couchée de bonne heure, sans dîner.

—Vous ne devez pas avoir faim bien souvent? Interrogez le médecin. Non, non, ne vous fatiguez pas à parler: répondez par un signe de tête. Jamais d'appétit, n'est-ce pas?

Puis, le docteur Pierron se penchait vers la malade, et la soulevait avec délicatesse, auscultant les poumons dans la poitrine et le dos. Lorsqu'il l'eut étendue avec un soin infini, il regarda Mélitte de ses yeux bons.

—Rassurez vous mon enfant, ce n'est qu'un mauvais moment. Dame! la saison n'est pas favorable, et j'ai bien peur que le mois de mars ne nous apporte pas un temps meilleur. Mais au renouveau, vous verrez! Dîtes la, ou vous dorlotera, ma petite? Les enfants ont les êtres bien. Elle est bonne pour vous, votre maîtresse?

Mélitte garda le silence, ses yeux parlaient pour elle: ils s'attachaient sur Belle-Madame avec une expression d'ardente tendresse. Le jeune tourmenté vers Mme Rollier, M. Pierrot ajouta:

—Je reviendrai demain. Auparavant, j'aurais quelques observations particulières à vous adresser: pourriez-vous me donner cinq minutes, madame?

Le cœur de Mme Rollier se serra. Que pouvait vouloir ce petit drôle, au visage si bon, à la voix si douce? Elle s'efforça de cacher ses appréhensions, et, après avoir embrassé la quarteronne:

—Ne t'inquiète pas, ma petite. Le docteur m'enseignera mon métier de garde-malade. Il est très aimable, très complaisant. Il ne faut pas se tourmenter ainsi! Tu te rendras malade! Et je ne veux pas que tu sois malade, ma petite! Tu es ma consolation, ma joie! Tu es ma vie! Tu es ma vie! Tu es ma vie!

Mlle